



LES FORCES SPIRITUELLES



LA MAITRISE DES FORCES

Nous sommes environnés de toute sorte de forces dont nous pourrions tirer, si nous savions utiliser les puissances qui nous ont été confiées, une source presque infinie de bien. C'est la connaissance et la possession de ces forces qui constitue la partie pratique de l'initiation et, pour celui qui en comprend toute la portée, cette connaissance et le pouvoir qui en résulte n'était pas trop payé par les longues et pénibles épreuves auxquelles l'adepte était soumis. C'est, en effet, une erreur infiniment trop fréquente d'imaginer que l'initiation est une révélation faite une fois pour toutes par l'adepte supérieur, révélation qui n'est précédée d'aucun travail préalable, accordée seulement sur le vu d'un visage sympathique.

L'initiateur qui agirait aussi légèrement se préparerait un bien lourd fardeau pour l'heure où il devra rendre des comptes aux puissances qui l'ont envoyé. Il est, en partie, responsable de l'usage fait par les siens des pouvoirs qu'il leur a accordés, aussi faut-il que ces pouvoirs soient commis entre bonnes mains et c'est à cela que sont utiles les années de travaux liminaires auxquelles, bien qu'on en ait grandement simplifié les devoirs, on ne saurait complètement soustraire le futur initié. Pour qu'il devienne maître dans l'art souverain de l'initiation, il faut qu'il soit devenu d'abord maître de lui-même, puis maître des forces ambiantes.

Il faut qu'il soit parvenu à l'entière domination de ses impulsivités, car il serait effroyable qu'il pût diriger sur l'objet de sa haine ou de sa concupiscence des forces qui ne lui sont confiées que pour le bien. Il faut, quand il opère l'œuvre magistrale, que l'adepte ne connaisse plus rien de ses passions — mieux vaudrait qu'il n'eût pas de passions et c'est à cela que vise l'ascèse, — qu'il se sépare de sa personnalité humaine comme d'un vêtement usé. Il faut qu'il se revête de la majestueuse impartialité des Forces cosmiques et naturelles quand il veut accomplir sa mission qui l'assimile à de telles forces.

Ceci, c'est la préparation nécessaire à l'action; mais, pour que cette action soit valable, il faut davantage encore. Il faut que l'opérateur se soit rendu insensible à la crainte des Forces, de quelque nature qu'elles soient, auxquelles il veut commander. Il faut que dans sa pensée il ait dominé toute crainte.

Que l'on admette ou non la personnalité des forces élémentaires, que l'on imagine l'ondine dans les puissances de l'Eau ou la salamandre dans les violences du Feu ou qu'on prenne l'Air, l'Eau, le Feu et la Terre comme des éléments dirigés par des puissances impersonnelles. Celui qui veut commander au Feu ne doit pas le craindre, celui qui veut commander à l'Air doit avoir dompté le vertige et ainsi pour les autres forces. Car notre crainte, même la plus fondée qui soit, est la limite de notre pouvoir, limite que nous portons en nous et que nous pouvons éloigner ou supprimer, selon que notre volonté lucide est parvenue à dominer toute colère et toute peur.

C'est à cette domination de la crainte que servaient les épreuves rituelles pour la domination des éléments que tous les adeptes ont décrites, au moins dans la partie exotérique, car il y avait des formules secrètes qui n'étaient communi-

quées que verbalement et seulement à ceux qui les avaient méritées.

Cette domination nécessaire est rendue obligatoire par l'élément lui-même qui se défend contre l'intrusion de la volonté humaine.

Ces forces sont, à l'état libre et absolu, les mêmes que mettaient en œuvres les initiés d'Egypte quand ils rendaient inviolables les tombeaux des Pharaons et des adeptes de haut grade. Ce sont des vibrations hostiles qui, si on leur résiste, prennent une puissance de plus en plus grande en s'appuyant sur la force psychique de celui qui lutte contre elles. C'est pourquoi leur action diffère suivant celui qui la subit, de même que, dans les tombeaux, les maladies ou les troubles sont différemment ressentis et occasionnent des maladies adéquates à l'état préalable du condamné. Ainsi agissent les épidémies qui sont aussi l'effet de courants dérythmiques: elles atteignent l'organe le plus faible du corps sur lequel elles s'abattent.

J'ai volontairement fait allusion au rythme parce que, si nous voulons agir sur les Forces et par les Forces, nous ne devons pas nous écarter du Rythme initial. Or, le Rythme initial, s'il se prête volontiers au pouvoir humain lorsqu'il coïncide avec les lois naturelles, le repousse quand il devient anormal, et il l'est déjà quand il obéit à notre égoïsme trop porté à croire que chacun de nous est le centre du monde et que tout doit être mis en jeu pour le contentement de ses goûts et de ses passions. Malheureusement pour celui qui opère dans de telles conditions, cet égoïsme détourne de nous les Forces bonnes, tend à fausser le rythme et conduit à la magie noire qui n'est rien d'autre que l'application des lois cosmiques à la satisfaction des appétits les plus bas.

Nous ne devons pas songer, quel que soit le degré d'évolution et d'initiation que nous avons pu atteindre, que les Lois éternelles vont être changées pour nous. Mais ce que nous sommes en droit de penser c'est que ces Forces, bienveillantes à tout être qui veut le bien et, comme elles, s'attache à accomplir la volonté divine, prêteront volontiers leur appui à toute action pouvant se conjuguer avec leur propre effort. Aussi le premier stade de cette magie divine est-il la connaissance des lois et des moyens de les utiliser. Ces moyens dépendent de la mise en œuvre de formes et de sons qui nous ont été transmis de lointain héritage, le plus souvent par tradition orale et, chaque fois que l'on veut innover dans cette matière, il y a peu de chances — à part l'heureux hasard d'une concordance favorable sur quoi l'on ne peut pas compter — il n'y a, pour ainsi dire, aucune chance que l'on arrive à un heureux résultat, même partiel.

Les Nombres, qu'ils soient représentés par les sons et les intervalles qui les séparent, ou par des formules qui, généralement, valent surtout par la musicalité, sont seuls maîtres de cette domination des forces parce qu'ils sont rythmes, comme elles le sont elles-mêmes. On ne peut demander une action à des forces que si cette action se situe sur le même plan et dans la même direction qu'elles. Il en est, pour nous, de cet ensemble de Forces sur la valeur et la direction desquelles nous ne devons pas nous méprendre. Dix voies s'éventaillent dans la gare, mais il n'en est qu'une en état de nous conduire où nous voulons aller. Si nous prenons le train de Nice, il ne nous portera pas en Suisse. De même, si nous voulons obtenir une action précise, nous devons utiliser le rituel qui convient et non un autre.

Nous ne saurions trop y insister car c'est un point de la plus haute importance. Cette harmonie que nous voulons créer entre les Forces et nous, cette harmonie sans laquelle elles nous refuseront la bienveillance que nous leur demandons, nous la devons d'abord établir en nous-même. Plus les actions que nous désirons produire seront d'ordre élevé, plus, si notre cœur est pur et désintéressé, nous rencontrerons d'appui dans les Forces supérieures. C'est pourquoi on voit si rarement des actes remarquables accomplis par un adepte aux premiers degrés de son initiation et, s'il y réussit de la sorte, c'est que, pauvre encore de science, il a déjà atteint une forte et haute personnalité. Même s'il ne connaît qu'une partie des lois qui régissent les Forces, il obtiendra une aide de celles qu'il connaît parce que rien en lui ne peut déplaire à ces détentrices des Normes et qu'elles s'accordent avec ce cœur pur et magnanime avant même qu'il ait su le leur demander.

Au contraire, le sorcier, l'exécuteur des basses œuvres, peut, s'il a reçu des pouvoirs spéciaux, si — ordinairement par héritage familial — il a été mis en possession des rites et des formules auxquelles obéissent certaines Forces, ne pourra, par l'entremise de ces Forces, obtenir qu'un nombre restreint de phénomènes, toujours les mêmes et toujours dans le même ordre de faits. Celui qui porte atteinte aux bestiaux est rarement un guérisseur; celui qui évoque les morts n'a que bien peu souvent des pouvoirs sur la vie. Limités dans leur action par l'étroitesse des traditions qui leur ont été confiées, ils ne sont effica-

ces que dans un domaine spécial dont ils ne peuvent pas sortir.

Au contraire, l'adepte parfait, ayant d'abord étudié les lois générales des Forces cosmiques, ayant acquis le discernement de celles qui sont bonnes et utiles et de l'utilité particulière à chacune d'elles, peut agir dans toute l'étendue du monde invisible, à la condition d'agir pour le bien et de ne pas présumer trop de ses forces personnelles, car c'est là que commencent les embûches. Les Forces veulent bien faire quadrer son action avec la leur, mais c'est tout ce qu'elles admettent, encore faut-il le leur demander dans la forme où elles le veulent.

Dans cet ordre de faits, les malheurs qui ont suivi l'ouverture de l'hypogée de Tout-Ankh-Amon font une démonstration probante. Les adeptes connaissaient le danger de pénétrer dans une tombe égyptienne encore inviolée et le Docteur J.-C. Mardrus s'était fait le porte-parole de cette connaissance quand il publia la redoutable *stèle de l'exécration*. Il eut suffi d'accomplir certains rites, de prendre certaines précautions pour détourner la décharge de forces invisibles qui se produisit alors et qui causa tant de désastres. On n'y voulut pas croire, et ce qui devait arriver arriva. Sauf la nature de la force mise en œuvre, il n'y a là rien de plus mystérieux qu'à se faire électrocuter en posant une main stupidement hardie sur un accumulateur très chargé.

Le jour où l'on apprendra à se servir de cette électricité transcendante comme l'on a appris à se servir de l'autre, les erreurs seront moins fréquentes. Mais il demeurera toujours nécessaire de développer le sentiment de la droiture et du devoir en même temps que la science — et c'est ce qui fera toujours de l'adepte un être supérieur dans toutes les branches de l'activité humaine — dans le plus haut sens de ce terme.

Henri DURVILLE

MAGIE D'ORIENT

La connaissance des forces invisibles et la possibilité de leur mise en œuvre pour le mieux-être de l'Humanité a toujours été l'une des préoccupations les plus fortes de l'être pensant. Il savait, surtout à ces époques où il n'avait d'armes que ses mains, la pierre ramassée au sol ou la branche arrachée à l'arbre, que ses moyens d'action et de défense étaient mille fois inférieurs aux dangers qu'il courait, aux travaux qu'il voulait accomplir.

C'est pourquoi, dès le commencement des temps, il se servit de la magie soit pour envoûter l'ours gigantesque, son plus redoutable ennemi, soit pour capturer les animaux utiles, le bison, le cheval, le renne.

De cette préoccupation, nous trouvons les traces chez nous dans des œuvres qui datent de 10 à 12.000 ans. Nous en trouverions d'aussi anciennes, plus anciennes peut-être dans l'Orient, si nous le connaissions davantage. La magie de l'Inde nous a transmis des secrets qui démontrent que, dès la plus haute antiquité, les savants ont accepté des forces redoutables et s'en sont servis, soit pour se purifier et guérir les malades, soit pour faire du mal autour d'eux, car, dès l'instant où des forces ont été connues, l'homme s'est empressé de les utiliser pour détruire. Cependant, la médecine — qui guérissait au moins aussi bien qu'aujourd'hui — était exclusivement magique.

Les mages, aussi bien les Indiens qui mettaient en pratique des enseignements de l'*Atharva-Véda* que les Iraniens en possession du *Vendidad,* considéraient la maladie comme née du péché ou de l'envoûtement. Elle ne pouvait avoir d'autre source et le déséquilibre créé ainsi chez le malade ne pouvait être ramené à la normale que par une purification, car le péché a pour effet de briser l'harmonie de notre personnalité et nous devons la réaccorder avec les plans supérieurs, si nous voulons recouvrer la santé perdue.

Or, le péché n'était pas nécessairement volontaire. Tout homme, dans l'antiquité, pensait être protégé par un dien ou une déesse, soit qu'il lui eût été consacré rituellement comme dans les initiations mineures, soit qu'il se trouvât placé sous sa juridiction par le seul fait de sa naissance sous une constellation relevant de cette divinité. Ce Dieu, comme toutes les Forces invisibles, avait attrait pour telle ou telle substance, pour tel ou tel acte, tandis que d'autres substances ou d'autres actes lui étaient hostiles. Il n'était pas nécessaire de porter sur soi la substance ou d'accomplir l'action pour être en état de péché; il

suffisait de passer près de celui qui commettait la faute, de frôler la substance ennemie pour mettre en fuite le dieu protecteur. Seule une purification rituelle pouvait ramener le bon ordre en rappelant la divinité.

Nous ne devons pas nous figurer que les peuples qui acceptaient comme des lois ces « superstitions » comme nous dirions à présent, fussent des peuples arriérés. Nous les trouvons à Babylone, nous les trouvons chez les Grecs et même chez les dieux des Grecs. Quand Hippolyte, à la fin d'*Hippolyte couronné,* meurt pour avoir résisté aux tentations de Vénus, gardant les lois d'Artémis sa déesse, celle-ci l'abandonne dès qu'elle le voit prêt à perdre le souffle. Le seul aspect du cadavre est impur et elle ne doit pas, sous peine de souillure, considérer plus longtemps ce bel être plein de jeunesse qui est mort de lui obéir. Et, si la chasteté était obligatoire aux disciples de Diane, Vénus était en droit de se plaindre de la vie pure d'Hippolyte, car ce qu'elle commande et qui est la transmission de la vie était œuvre pie dans ses temples.

La femme ayant ses incommodités périodiques était source de souillure et, par conséquent, de péché.

Dans l'Iran, l'homme qui approchait charnellement une femme, même la sienne, dans cet état d'impureté était aussitôt mis à mort; chez les Hébreux, la femme était mise à l'écart pendant ces périodes et son approche était nécessairement suivie de purifications. Il est certain que l'on rit actuellement de ces habitudes, mais dans les pays vignobles, on sait que l'entrée de la femme impure près de la vendange en fermentation gâte toute une cuvée, aussi des précautions sont-elles prises pour l'écarter. La « superstition » n'était donc pas si sotte.

La magie ne se bornait pas à la connaissance de lois naturelles ou, plutôt, des lois naturelles connues de tous; elle connaissait aussi des rapports qui échappent généralement au vulgaire comme aux savants. De nos jours encore, les adeptes de certaines sectes accomplissent des actions surprenantes qui tiennent à l'accomplissement de ces lois, à la mise en œuvre des Forces cachées. Quand le fakir pratique la lévitation, quand il fait pousser un noyau de mangue sur la terre nue, on crie à la supercherie parce qu'on a plus tôt fait de nier que de comprendre. Mais, si l'on est contraint par l'évidence à cesser toute négation, on dit: « Ce sont là des hallucinations collectives », ce qui explique tout. Et on ne se demande pas combien il y a d'hommes sur la planète qui soient en état de faire voir à des centaines de spectateurs un spectacle purement illusoire et que, cependant, ils attestent avoir vu.

C'est du magnétisme, dira-t-on, et c'en est en effet; mais le maniement de cette force avec tant de maestria demande non seulement un entraînement spécial, mais même une hérédité de plusieurs générations qui ait bénéficié de cet entraînement.

Les lamas du Thibet pratiquent, eux aussi, des rites extraordinaires et qu'il serait absurde de nier car certains Européens les ont imités après dûe initiation et ont obtenu les mêmes effets. Madame Alexandra David Neel a pratiqué au Thibet la cérémonie dite *toumo,* d'un mot qui signifie chaleur. Il s'agit simplement, si l'on veut, d'une auto-suggestion, mais cette auto-suggestion n'est pas à la portée de tous. L'adepte doit s'asseoir sur le sol glacé, nu ou à demi nu, dans une position rituelle. Il rejette de lui toute pensée personnelle, tout état susceptible de lui nuire: orgueil, colère, haine, paresse et stupidité, puis, s'élevant par la pensée, il appelle la bénédiction des saints en aspirant l'air d'une certaine façon. Il regarde son nombril jusqu'à ce qu'il le voie comme un lotus d'or où étincelle une syllabe magique. De cette syllabe sort la déesse Dordji Naldjorma. Il ne faut pas oublier que les Thibétains, comme les Hindous, croient au pouvoir créateur du Son et que les syllabes sacrées ne sont pas de vains sons et moins encore des formules écrites, mais de vraies personnes divines ou tout au moins magiques. Elles sont la *semence* du fait.

Ayant obtenu la vision de la déesse, le thibétain regarde en lui une certaine veine qui conduit à son cerveau une forme de la force vitale, celle qui donne la chaleur. Cette veine doit d'abord être vue comme un fil, puis, la suggestion la fait apparaître comme un doigt, comme le bras, enfin plus grosse que le corps. Enfin, l'adepte nage dans un océan de feu jusqu'au moment où, reprenant possession de lui-même, il voit la veine revenir graduellement à sa forme naturelle. Pendant l'espèce d'extase que donne le toumo, l'adepte a tellement chaud qu'il peut en être malade.

Cette pratique est assez curieuse; il en est de terrifiante. Ainsi la langue d'un mort, desséchée et préparée, est un talisman d'une efficacité extraordinaire. Seulement, il faut aller la chercher d'une manière qui rebuterait bien des gens. L'adepte doit s'étendre sur le mort et rester bouche à bouche avec lui en répétant une formule ma-

gique appropriée et sans se laisser distraire par aucune pensée du but qu'il s'est imposé. Au bout d'un moment, le cadavre commence à se mouvoir, puis il se défend de toutes les manières, serrant le disciple contre lui, sautant, dansant, faisant des bonds prodigieux. L'adepte ne doit ni lâcher sa proie, ni se laisser épouvanter. Enfin, la langue surgit hors de la bouche du mort. Le magicien doit la saisir avec ses dents, la trancher et la prendre. Alors, le mort retombe inerte.

Ils savent aussi, à l'exemple des Hindous, appeler la mort sur celui qu'ils ont condamné, mais il existe des moyens de se défendre contre cette forme d'envoûtement. Le Docteur Alexandre Cannon raconte qu'une femme voulant se défaire d'un beau-frère qui nuisait à ses intérêts demanda au magicien noir de son pays de l'en débarrasser. Mais le jeune homme était un adepte. Sur les conseils de son maître, il étendit des linges blancs sur le sol d'une chambre où il avait allumé du feu, puis une nappe au milieu de la pièce, entourée d'une corde blanche soutenue par des piquets. Il devait se prosterner au centre de la nappe, priant sans arrêt jusqu'à l'aube afin de ne pas s'endormir. A l'aube, il serait sauvé. Il fit ce qui lui avait été commandé et minuit avait déjà sonné depuis un moment quand parut jaillir de la terre un cavalier noir sur un cheval noir. Le cavalier brandissait un glaive de flamme et semblait se ruer sur l'homme en prière. Mais, chaque fois qu'il rencontrait la corde tendue entre les piquets, il était forcé de battre en retraite, puis il revenait à la charge. Cela dura de minuit à trois heures du matin avec une telle violence que le jeune homme terrifié avait toutes les peines du monde à rester en prières. A trois heures, cavalier et cheval disparurent aussi brusquement qu'ils étaient venus.

On sut que le magicien noir était mort à 3 heures du matin. Il avait évoqué l'Ange de la mort contre la victime qui lui avait été désignée, et l'Ange, ne pouvant se retirer sans une proie, avait saisi celui qui avait fait cette dangereuse évocation.

Il est bon de répéter, quand il s'agit de tels actes, qu'ils ne sont jamais sans danger pour celui qui met en œuvre des Forces aussi formidables. Il peut arriver plusieurs fois qu'il réussisse dans sa coupable entreprise, mais un moment vient toujours où il rencontrera un être pur et averti. Alors, la force appelée, la vibration émise, ne pouvant résister à l'appel, mais ne pouvant pas davantage demeurer inactive alors qu'on l'a priée d'agir, s'en prend à celui qui a émis l'ordre. Ici, la femme était haineuse ou intéressée et, certainement, elle en a été punie, mais le magicien noir avait agi sur un plan infiniment plus haut que nos petites affections humaines, il avait déchaîné la force la plus redoutable. Elle s'est tournée contre lui. Rien n'est plus juste et, s'il l'a perçu, le magicien noir n'a même pas dû avoir de révolte. Il avait joué, il avait perdu.

Les Orientaux que nous traitons volontiers de fatalistes savent au moins qu'il est des heures où l'homme n'est pas le plus fort. –

Anne OSMONT

✠ ✠ ✠

SÉRÉNITÉ

Nous cherchons toujours le bonheur et nous nous étonnons de ne pas le posséder à notre commandement, alors que nous le cherchons où il n'est pas.

Nous courons sans cesse après les fantômes des plaisirs et les mirages de l'intérêt alors que le bonheur, s'il peut exister pour l'homme, ne saurait être qu'une chose tout intérieure et nullement influencée par les événements. Le bonheur ne peut se trouver que dans la Sérénité, et cette Sérénité, nous ne pouvons l'atteindre que par le détachement de tout ce qui nous est personnel.

C'est pourquoi nous pouvons, aussi bien que les Orientaux, atteindre à la Sérénité, quoique bien des gens préconisent, pour acquérir cette forme parfaite du bonheur, une immobilité incompatible avec la forme actuelle de la vie européenne.

Il est impossible que tous les êtres vivants se retirent dans des cloîtres. Outre que bien des personnes n'y sont nullement appelées par une vocation réelle, la fin des réincarnations fermerait la porte à l'évolution de trop d'êtres qui sont encore bien éloignés de la perfection à laquelle nous tendons tous. Qui oserait dire qu'il a terminé son évolution et que sa présence, ne fût-ce

que pour venir en aide aux autres, n'est pas utile sur la terre? C'est bien de l'orgueil d'affirmer cela.

Toutes les fois qu'on parle de sérénité, on oppose la sérénité de l'Oriental à la mobilité, aux préoccupations constantes de l'Occidental, et il est de bon goût de nous placer au-dessous. Il nous semble pourtant que la question se pose d'une manière bien différente. Si détachés de la matière que nous puissions être, nous ne pouvons faire abstraction des différences climatiques et sociales qui existent entre la vie orientale et la vie occidentale. Nous ne pouvons, comme fait l'hindou, nous retirer dans les bois et y vivre couverts seulement de la ceinture de reins qui voile strictement ce que la pudeur défend de laisser voir. Les plus passionnés fervents du nudisme arrivent à prendre une vêture plus épaisse et plus abondante quand la saison devient réellement inclémente. Ce n'est par goût du faste que l'on renonce aux joies du camping et de la nudité quand il gèle à pierre fendre. Le plus élémentaire souci de la santé, la crainte salutaire de la fluxion de poitrine nous ramène dans les maisons et nous oblige à nous vêtir. Mais, si nous sommes contraints à vivre sous un toit et à nous couvrir d'habits chauds, nous sommes dans la nécessité de payer le loyer de la maison et le prix du costume. Ceci nous contraint à renoncer momentanément à la contemplation pour acquérir le prix de ces objets indispensables. Ce n'est pas que nous ayons des ambitions démesurées, mais, pour la moindre chose que nous voulons nous procurer, il faudra que notre labeur nous en fournisse le prix. Ou bien, seuls, pourront faire leur salut ceux dont les parents leur ont laissé quelque fortune.

Ceci est également impossible à admettre car ce serait une tyrannie bien supérieure à celle que nous trouvons dans la doctrine des castes: le pauvre, à qui tant de joies sont déjà refusées, serait encore privé de toute possibilité de vivre pour l'évolution de son âme.

Non. La sérénité n'est pas nécessairement l'immobilité. Ce qui est vrai, c'est que la sérénité nous habitera dans la mesure où nous pourrons retirer notre cœur et notre pensée de l'attraît des choses mondaines. La première chose que nous devions faire, c'est de remplir les devoirs de notre état. Père, époux, chefs de travaux, nous n'avons pas le droit d'abandonner, sans guides et sans appui, ceux qui ont le droit de compter sur nous et que nous ne devons pas décevoir. Nous devons, même s'il nous en coûte grandement de pouvoir nous adonner de toute notre force et de tout notre temps aux douceurs de la méditation, faire en premier ce qui est notre tâche.

Le fait que cette tâche est lucrative n'a rien de contraire au détachement qui est nécessaire à notre sérénité. Au contraire, s'il nous est pénible de l'accomplir et si nous l'accomplissons joyeusement, nous gagnons d'autant le bien qui nous en est promis. Nous avons vaincu nos désirs, même les plus purs et les plus élevés et nous les avons soumis à nos responsabilités, à nos devoirs; il n'y a pas meilleure école.

C'est parce que nous serons vaincus nous-mêmes que nous aurons acquis la sérénité désirable. Elle s'installera dans notre âme, non dans une sorte d'extase, d'absence voulue de toute vie, mais dans le sentiment de la tâche faite, et nous ne pouvons croire qu'il y ait là une faiblesse, un manquement à notre devoir d'évolution.

La race à laquelle nous appartenons est une race active, combattive même. Il nous est impossible de la changer complètement et, la changerions-nous, sommes-nous certains que le fait d'abandonner la lutte, de laisser le mal se développer à son aise et la misère s'installer partout serait un bienfait pour le monde? Poser la question c'est la résoudre. Chaque race a ses charges et ses moyens d'action. Nous ne gagnerions spirituellement rien à laisser les champs en friche et les usines sans travail. Au contraire, ceux qui ont besoin de travailler se révolteraient avec justice contre un état de choses qui les mènerait au désespoir.

Et pourrions-nous trouver notre paix intérieure au milieu de tant de catastrophes? Certainement non. Ce que nous pouvons, ce que nous devons, c'est acquérir la sérénité de notre âme en arrachant de notre cœur et de notre esprit tout ce qui n'est pas raison, altruisme, harmonie, et tout ce qui fait la force et la beauté de la vie spirituelle. Le jour où nous y serons arrivés, le jour où nous ne penserons plus à nous pour nous donner des joies personnelles mais comme à un être chargé de devoirs sans cesse accrûs à l'égard de l'humanité, ce jour-là nous aurons la pleine possession de notre calme intérieur.

Pense-t-on affirmer que la sérénité se soit enfuie de l'âme des grands fondateurs d'Ordres, en dépit de tous les tracas et de toutes les démarches qui leur furent nécessaires pour établir une forme de vie qui dure encore? Non, certes pas. Il y a, donc, une forme occidentale de la sérénité qui consiste à retirer notre âme de notre tâche matérielle et rétributive afin de ne voir dans cette

tâche, non plus un but, mais un moyen, le moyen de nous rendre utiles autour de nous.

Ce qui nuit à la sérénité, c'est la passion, et la passion peut hanter l'âme du brahmane, puisque les dieux lui envoient, parfois, la tentation des Apsaras, toutes les séductions d'une chair spirituelle pour les détourner d'une évolution trop hâtive et qu'ils emploieraient à des fins égoïstes. Ce qui nuit à la sérénité, c'est l'attachement à soi-même et nous pouvons y être aussi bien attachés par l'orgueil solitaire que par la recherche des plaisirs.

La sérénité n'est pas une plante de tel ou tel pays. C'est la divine récompense d'une vie de détachement, de dépouillement, d'une vie de renoncement à nous-mêmes qui nous sera d'autant plus méritoire que nous nous serons oubliés en travaillant au bien de tous. Pour celui qui vit de la sorte, la sérénité, comme un lotus, s'épanouit au fond de l'âme, y versant à jamais son indélébile parfum.

H. D.

NOTRE COURRIER

Il est doux et précieux au cœur de celui qui se donne entièrement à cette tâche de diriger les cœurs et les âmes dans la voie de leur évolution toujours plus parfaite, de constater que ses efforts sont couronnés de succès. Il est doux, quand on a voulu, plus que toute chose, le bien et la consolation de ceux qui font appel à notre collaboration dans la lutte contre le mal, de constater que le mal s'enfuit, et non seulement le mal moral, mais encore la douleur physique si pénible à supporter et qui risque, parfois, d'aigrir les meilleures âmes. Ce sont de telles joies que nous donne quotidiennement notre Courrier, car nous y trouvons sans cesse des lettres comme celle-ci :

« Cher Monsieur Durville,

« Je viens aujourd'hui vous apporter l'hommage de ma reconnaissance infinie pour ce que vous avez été pour moi et pour ma famille qui a une très grande confiance en vous. Aussi, je veux suivre cette voie que vous m'avez ouverte en étudiant davantage pour devenir meilleure et répandre le bien autour de moi.

« Je rends grâces à Dieu et remercie les Forces supérieures d'avoir fait votre connaissance. Merci de tout cœur pour le bien que vous nous faites. Je vous prie d'accepter mes pensées les meilleures et je reste votre fidèle et dévouée adepte. — Mme D. »

Ls améliorations qui se produisent chez les personnes qui viennent nous demander notre aide sont toujours à la fois matérielles et morales. Comment ne le seraient-elles pas? Nous savons que la santé physique ne peut se rétablir harmonieusement que si la personnalité spirituelle a elle-même trouvé l'harmonie. Aussi tous ceux qui ont été guéris, soulagés, replacés par nos soins dans le domaine de leur bonheur et de leur vie paisible sont-ils devenus les adeptes de l'*Ordre eudiaque* comme celle qui nous écrit ceci :

« J'ai hâte de vous prouver ma gratitude en vous donnant un témoignage public de votre puissance (sans restriction). En attendant, je vous renouvelle mes remerciements de m'avoir offert si généreusement votre appui. Veuillez recevoir mon adhésion et agréer mes sentiments très reconnaissants. »

Voici maintenant une cure exclusivement morale. Mais peut-on séparer entièrement le moral du physique? Peut-on imaginer que l'on peut exister sans l'autre, et l'être désespéré, dégoûté de la vie, n'est-il pas par avance soumis à toutes les maladies, n'est-il pas un terrain préparé pour tout ce qui peut lui devenir de mauvais?

« Ci-joint un bulletin d'adhésion au nom de Mme F. Depuis 2 ans, nous ne cessons de lire vos écrits. Toutes nos pensées sont unanimes à voir et à comprendre le bien que vous faites. Nous nous efforçons de notre mieux de comprendre votre initiation, à la mettre en pratique et à la faire connaître. Tous nos efforts sont tendus vers ce but. Particulièrement moi-même, je vous remercie du bien que vous m'avez fait. J'étais désespérée. Votre œuvre: *La Science secrète* m'a donné le courage, la force, la volonté de réagir, de vivre.

« Merci pour moi-même, pour tout le bien que vous faites. Agréez, Monsieur Henri Durville, l'assurance de mes sentiments respectueux. — M. L. »

Voici un être désemparé qui a repris possession de toutes ses forces, de toute son activité. Plus encore, il a compris quel était le but de ses maux passés; ils lui étaient nécessaires pour le diriger vers la voie du calme, de la sérénité. Il est pleinement heureux et il cherche à faire le bonheur des autres en les dirigeant sur la même route.

LES LIVRES :

Les Forces magiques

par M. Shoral

Celui qui a écrit ce livre si plein d'enseignements est un disciple de Saint-Yves d'Alveydre et il en a

étudié profondément le si curieux *Archéomètre*. Mais, comprenant que cet ouvrage n'est pas à la portée de tous les lecteurs, d'une part à cause de son importance matérielle et de son prix, d'autre part à cause de la forme assez abstraite que le grand disparu a voulu donner à sa pensée, il en a fait, pour les lecteurs avide de claire simplicité, une réduction que nous ne saurions trop recommander au lecteur curieux de s'instruire de toutes les formes de la pensée initiatique.

Les Forces magiques sont celles que nous pouvons atteindre par certains rites et par certains pouvoirs. M. Shoral se place, surtout, sur le plan du langage des lettres, des sons et de leurs correspondances dans les vibrations supérieures. C'est donc une forme très secrète du pouvoir magique que l'on retrouvera ici.

Mais ces recherches linguistiques et phonétiques sont bien loin d'être des travaux de simple érudition. Shoral en donne la clé pratique et il montre par des images précises et qui pénètrent par les yeux jusque dans le cœur et dans l'âme commence les vibrations, les consonnances et les dissonnances peuvent se propager du visible dans l'invisible et nous donner des pouvoirs que nous n'aurions pas sans cela. Il nous montre de quelle manière nous pouvons, nous devons nous allier aux forces et aux lois de la Nature pour sortir de notre gangue charnelle et nous élancer d'abord prudemment, puis avec une impétueuse joie, dans le domaine des forces lumineuses.

Pour étendre encore son enseignement, pour démontrer que la même pensée a toujours animé toutes les initiations, Shoral a voulu rapprocher de l'*Archéomètre* le système hélicoïde et les concepts Extrême-orientaux, car ce sont encore deux forces qui sont complémentaires à la Tradition primordiale.

Dans le système hélicoïde, l'auteur entre plus avant dans le domaine du son et montre que la disposition des notes concorde avec celle des planètes de notre système solaire, car tout est dans tout et ainsi se fait comprendre l'extrême importance que peut avoir dans la pratique l'intervention du prêtre « juste de voix ». Toute mesure bien comprise atteint au domaine cosmique; toute parole, toute inflexion de voix a sa correspondance dans un monde supérieur. Aussi peut-on dire avec certitude qu'il n'y a pas d'actions indifférentes.

Celui qui sait, celui qui cherche et qui finit par trouver sa voie, ne peut ignorer que le monde entier n'est qu'une symphonie et que nous ne pouvons sortir de cette harmonie que par la dissonance qui est le péché et la mort. Les *Forces magiques* de Shoral éclaireront l'adepte et le futur adepte sur des possibilités nouvelles qui leur sont ouvertes. C'est un ouvrage nécessaire à celui qui veut comprendre la puissance infinie du son et des signes qui le représentent car le début des rites est dans le même chemin.

(Prix: 22 fr.; port, France: 1.50, étranger: 3 fr.; recommandation en sus, France: 0.80, étranger: 2 fr.; en vente à nos bureaux).

LES FORCES SPIRITUELLES

pour la protection et la guérison

Paraît mensuellement

Prix du n°: 1 fr 75 (par poste, France: 1 fr. 90, étranger: 2 fr.).

Abonnement pour 1938: France et Colonies: 20 fr., étranger: 22 fr.

Années précédentes: 1930 (3^{e}s): 6 fr. (port et recommandation en sus, France: 0 fr. 95, étranger: 2 fr. 50). — *Années* 1931 à 1937, chaque: 20 fr. (port, France: 1.50, étranger: 4 fr.; recommandation en sus, France: 0.80, étranger: 2 fr.)

Henri DURVILLE, imprimeur-éditeur

36, Avenue Mozart, Paris, 16e.

Chèques postaux: Henri Durville, Paris 272.48.

Téléphone : Auteuil 48-25

HENRI DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.